

**Inde/Europe : Stratégies pour une connaissance
réciproque.**

Vue d'Afrique, l'Inde se confondait, jusqu'à une période récente, à deux emblèmes :

- 1°) la figure du Mahatma Gandhi qui renvoie à la politique, c'est-à-dire la décolonisation, le non-alignement et le Tiers-mondisme. Ce fut une figure positive qui évoquait l'engagement, la volonté d'être du Tiers-monde, sa quête de dignité et de considération sur l'arène internationale. L'Inde, dans le sillage de Gandhi, apparaissait comme un des acteurs les plus importants de l'ère post-coloniale, un allié respecté des peuples africains dont le poids démographique autant que culturel était un atout important pour la prise en compte de la cause tiers-mondiste.
- 2°) le cinéma, véhicule de musiques et chorégraphies indiennes spectaculaires et plaisantes mais aussi de scénarii proches de la structure des contes africains (et mondiaux) parmi les plus connus. Le cinéma indien a ainsi suscité un véritable engouement populaire dans les principaux centres urbains africains.

A cause de ces deux emblèmes une certaine Inde était connue en Afrique. Elle occupait cependant dans l'imaginaire africain une position équivoque : terre proche, presque familière, parce que perçue comme une sorte de prolongement des pays magrébins ou arabes. En même temps qu'éloignée, puisque la somptuosité des décors de son cinéma la rapprochait de l'Europe. Elle renvoyait donc une image peu cristallisée, exotique, proche de l'atmosphère distillée par ses films : aguichante, comme les héroïnes de ses films les plus diffusés en Afrique, mais aussi déroutante, à l'image des nombreuses scènes de bûchers aux flammes purificatrices émaillant les scénarii....

Cette image exotique subit actuellement une simplification, sorte de banalisation induite de la mondialisation. L'Inde apparaît maintenant comme une puissance montante, un dragon pacifique. Mais une ambivalence s'attache à cette image : les performances de l'économie, la qualité reconnue des ressources humaines et le caractère de sous-continent contribuent à faire de l'Inde une Chine tranquille qui compte et comptera de plus en plus ; cependant les nombreuses poches de pauvreté, autre dimension de l'image, viennent plomber et relativiser la force attachée à l'envol économique.

Au demeurant la construction (et la diffusion) de cette image en Afrique n'est plus inspirée par un "imaginaire" africain (à supposer qu'on puisse isoler celui-ci des autres). Elle résulte de l'assortiment de matériaux médiatiques divers diffusés par l'Occident. Ainsi l'image populaire de l'Inde en Afrique ne procède plus d'une singularisation à partir d'une

démarche allant du proche (monde arabo-musulman) au lointain (Europe) mais d'une construction déjà mondialisée.

On peut même dire que l'Inde est devenue une des incarnations les plus exemplaires de la mondialisation elle-même. Notamment si l'on considère que celle-ci est aussi une loterie universelle : en tant qu'elle est une puissance montante, l'Inde gagne au jeu de la mondialisation. Mais en tant qu'elle est le réceptacle d'une pauvreté persistante, elle donne à méditer sur le sort des nombreux perdants. Elle pose ainsi au monde et pour le monde la question suivante : la balance entre les gagnants et les perdants permet-elle un minimum de cohésion sociale ? Cette balance permet-elle d'envisager un développement humain durable au sein des sociétés émergentes actuelles dont une des caractéristiques est précisément d'offrir de nombreuses opportunités tout en faisant relativement peu d'élus ?

C'est pourquoi d'ailleurs l'Inde, naguère leader tiers-mondiste, fait figure aujourd'hui de modèle à observer (et potentiellement à suivre) dans son rapport aux pays vecteurs de la mondialisation, à l'Europe en particulier. Aujourd'hui, à l'image d'hier, les africains observent en effet l'Inde dans son évolution sur la scène de la mondialisation pour en tirer des leçons utiles pour leur propre marche. Ils lui accordent donc une attention faite de sympathie et d'espérance...

Voilà, du point de vue d'un Ouest-africain de ma génération, des images possibles, non la réalité de l'Inde. L'Afrique ayant été dans la tradition africaniste (autre version de l'orientalisme) un foyer d'images diverses et variées impulsées par des regards extérieurs, tout africain est suffisamment averti de la difficulté du discours sur l'autre et de la circonspection que cela requiert.

D'où l'intérêt de Transcultura et de ses efforts pour promouvoir une connaissance réciproque. En mettant notamment en question notre mode traditionnel de regarder le monde, consistant à privilégier les images que nous avons des autres et à nous refuser à une véritable confrontation des visions armées par nos identités respectives.

Or la connaissance réciproque n'est pas un jeu diplomatique fondé sur un principe moral de respect mutuel qu'on peut à l'infini différer dans l'espace et le temps. Il s'agit d'une réciprocité immédiate, un principe méthodologique qui postule hic et nunc la solidarité de l'Observateur et de l'Acteur dans la démarche de connaissance. Ainsi que la réversibilité potentielle de leur position dans cette relation.

D'ailleurs, il a été démontré (J.P. Olivier de Sardan, 1989) que le discours anthropologique se plaçait à l'intersection de la formulation de catégories ressortissant à l'étiq (celles de l'analyse objectivante du chercheur) et à l'émiq (celles de l'Acteur). Ce

discours jouait à mettre en évidence des interfaces scientifiquement fondées de ces deux pôles.

La connaissance réciproque n'est pas autre chose que l'affirmation (mieux, la réaffirmation) de ce principe de co-présence du même et de l'autre dans la démarche de connaissance se rapportant aux hommes ou aux sociétés.

Plus cette co-présence, cette coopération, se réalise rigoureusement, plus sa portée heuristique s'élargit et s'enrichit et plus elle fait sens pour les parties impliquées par la relation de connaissance. Il est vrai cependant qu'il n'existe pas un mode de coopération donné une fois pour toutes. Il varie en fonction des objets et des situations. Mais c'est une exigence de notre temps.

La connaissance réciproque n'est certes pas le remède miracle aux problèmes contemporains. Mais elle pourrait contribuer à faire émerger du sens partagé.

Un nouveau détour par l'Afrique me permettra d'illustrer cette assertion. Une des conclusions qu'on pourrait tirer des débats de la recherche africaniste sur l'Etat post-colonial est la suivante : il y a une tension entre la logique universaliste de cet Etat et les "déviations créatrices" locales qui en signalent les limites. La démocratie, la citoyenneté, la décentralisation font l'objet de "réaménagements" (qui sont autant de réappropriations locales) si constants et si inattendus qu'ils interrogent la pertinence de l'importation "clefs en mains" de modèles universels d'origine européen-occidentale. Bertrand Badié (1992) pose bien le problème lorsqu'il écrit : "l'occidentalisation forcée est en même temps génératrice d'ordre et d'entropie : elle impose des règles universelles sans pouvoir imposer leur effectivité ; elle énonce une unification du monde sans pouvoir réaliser une unification des sens". (p.315).

L'unification des sens ou plutôt un code minimal de lecture attentive des sens pluriels est en effet nécessaire à notre monde. Cela ne peut être réalisé d'en haut ni par la contrainte. Des approches privilégiant le dialogue, la rencontre, la recherche de l'harmonie et la prise en compte des dimensions transversales des mots-clefs de la communication internationale sont probablement nécessaires.

Moussa SOW, Institut des Sciences Humaines, Bamako, Mali
Ouvrages cités :

Badié, Bertrand (1992) : L'Etat importé. L'occidentalisation de l'ordre politique, Paris, fayard.

Olivier de Sardan, J.P. (1989) : Le réel des autres, in Cahiers d'Etudes Africaines, 113, XXIX-1 : 127-135.

MOUSSA SOW

Nom : SOW

Prénom : Moussa

Né : en 1953 à Fassoudébé

Pays : République du Mali

I. ETUDES

1980 : Doctorat de Linguistique (Sémiologie de la communication), Université de Lyon II, France : Sujet : “ *Enonciation dans la littérature épique d’Afrique Noire* ”

1976 - 1972 : DUEL, Licence, Maîtrise, DEA. Lettres Modernes et Linguistique, Université de Lyon II.

1971 : Baccalauréat “ Lettres Classiques ”, Bamako, Mali.

1968 : Diplôme d’Etudes Fondamentales (DEF), Nioro du Sahel.

II. PRINCIPAUX TRAVAUX DE RECHERCHE

- Thèse de doctorat
- Mémoire de maîtrise
- Nombreuses études de terrain pour le développement. Ces études ont en particulier fait l’objet d’un livre co-signé avec Dolorès Koenig et Tièman Diarra : *Individuality and Innovation*, Michigan University, 1998.
- Dans le cadre de *Transcultura* : livre collectif : “Sguardi da venuti lontano”, Editions Bompiani, Bologna, 1991 et 5 autres articles parus dans des actes de colloques organisés par *Transcultura*.
- Autres articles sur le développement parus dans diverses revues.
- En préparation : divers articles sur le programme que je dirige à l’Institut des Sciences Humaines depuis janvier 2001. “ Recherche pluridisciplinaires dans le Sosso ”.

III. CURSUS PROFESSIONNEL

- **1981 :** Intégration à la Fonction Publique du Mali.
- **1982 :** Chef du Département de recherche Traditions Orales de l’Institut des Sciences Humaines
- **1988 :** Directeur Adjoint de l’Institut des Sciences Humaines.
- **De Mai 1991 à Novembre 1999 :** membre de divers Cabinets Ministériels (Ministère Délégué aux Maliens de l’Extérieur, Ministère de la Communication, Ministère de la Culture et de la Communication, Ministère de la Culture et du Tourisme) comme Conseiller Technique, puis comme Directeur de Cabinet à partir de 1993.
- **A partir de février 2000 :** retour à l’Institut des Sciences Humaines où je dirige actuellement un programme de recherche sur un ancien royaume du Mali dénommé Sosso.

IV. ACTIVITES EXTRA-PROFESSIONNELLES

- J’ai publié un roman en 2000: “ La vie sans fin ”... ainsi que des préfaces pour introduire à des ouvrages scientifiques ou littéraires.